

UN CAS DE PERSONNIFICATION

Si les cas d'audition colorée et de schèmes visuels sont assez fréquents, il n'en est pas de même de ce genre spécial de synopsis auquel j'ai donné le nom de *personnification* parce qu'il consiste, sous sa forme typique, dans la représentation concrète d'un personnage (quelquefois d'un animal ou d'un objet) régulièrement éveillée par un mot ou une idée qui n'a aucun rapport saisissable avec ce bizarre associé. La personnification, à ses degrés marqués, est un phénomène rare et dans les quelques exemples parvenus à ma connaissance (les deux observations de M. Patrick ¹, celle que j'ai publiée ², et le fait signalé par M. V. Henri ³), elle portait avant tout sur les chiffres. Le cas suivant, où elle les épargne pour s'attacher aux jours de la semaine, présente à ce titre quelque intérêt ⁴.

M. E. F., étudiant en lettres, âgé de dix-neuf ans, n'a aucune trace de photismes ni de schèmes, mais il possède des personnifications très vives, entre autres pour les jours de la semaine, qui évoquent l'image d'individus ayant une posture et une occupation déterminée :

Lundi et jeudi : Un homme jeune, à l'air triste, qui se bouche un œil avec l'index. Temps sombre. — *Mardi* : Un homme en train de voler un objet situé derrière lui, qu'il tire

¹ *Popular Science Monthly*, février 1893, p. 508.

² *Phénomènes de Synopsis*, 1893, p. 219.

³ *Revue Philosophique*, mai 1893, p. 555. — Voir aussi Galton, *Inquiries*, p. 144 et 157.

⁴ Cette observation, d'abord recueillie par M. Boubier, étudiant en sciences, a été complétée et contrôlée, après sept mois d'intervalle, dans une séance que le sujet, M. E. F., a bien voulu nous accorder au laboratoire.

en se courbant et en passant son bras entre ses jambes. M. F. ne voit pas ce que cet homme prend et ne sait pas ce que c'est. Temps sombre. — *Mercredi*: Un homme qui tourne la poignée de la porte de la cuisine (d'un appartement que M. F. a habité dès son enfance jusqu'à il y a peu de mois) pour entrer de cette pièce dans la chambre voisine. — *Vendredi*: Un homme qui vend un objet placé sur un van qu'il supporte des deux mains. Cet objet est indistinct et M. F. ne sait pas ce que c'est, mais dans son esprit cet homme est le même que celui du mardi et vend précisément ce qu'il a volé ce jour-là. Temps clair. — *Samedi*: Un homme qui se laisse choir contre une porte en étendant les deux mains pour se repousser puis se laisser retomber, et ainsi de suite plusieurs fois. Il se livre à cet exercice pour s'amuser. — *Dimanche*: Un homme qui boutonne ses manchettes. Beau temps.

On voit que sous le rapport de leur nature psychologique ces personnifications sont un triple mélange de représentations visuelles, d'idées interprétatives (l'idée que l'homme du mardi vole l'objet, que c'est *ce même* objet inconnu qui est vendu le vendredi, etc.) et d'impressions générales, cénesthésiques, correspondant au temps qu'il fait (sauf pour mercredi et samedi qui n'ont pas de temps assignable). Les représentations visuelles n'ont pas le caractère hallucinatoire, elles restent à l'état d'images mentales. Ces personnages sont dépourvus de couleur, leur costume est extrêmement vague, mais leur visage est très accusé, M. F. en distingue tous les détails et en perçoit nettement l'expression, toujours mélancolique (à l'exception du mardi qui *rit* en volant l'objet). La localisation de ces images visuelles n'est pas moins précise. L'homme du lundi, par exemple, apparaît à M. F. situé hors de lui, mais tout près, à une distance de moins d'un mètre; il est et a toujours été de la même taille que lui, d'où il conclut qu'ils ont grandi de compagnie. L'homme du mardi et du vendredi est au contraire vu d'assez loin: M. F. a l'impression de l'apercevoir sur la place du Molard, lui-même se trouvant dans la rue de la Croix-d'Or (c'est-à-dire à plus de 50 mètres de distance).

M. F. ne personnifie aucun chiffre ni nombre, excepté 14 qu'il se représente comme un comptable assis à son bureau et en train d'écrire. Les mois et saisons de l'année sont également indemnes, sauf l'automne qui induit le même homme, triste et au doigt sur l'œil, que le lundi et le jeudi.

La plupart des noms communs, en revanche, ont des personnifications, ou du moins en avaient, car ces phénomènes étaient jadis beaucoup plus nombreux et insistants que maintenant. M. F. ne se rappelle pas en avoir jamais eu pour les syllabes isolées, non plus que pour les articles, pronoms et autres mots sans signification propre ; toutefois, à un âge où il ne savait rien ni du genre des mots ni du sexe, les lettres de l'alphabet éveillaient, les unes (A, B, C, D, etc.), l'image d'un pantalon, et les autres (H, M, N, R, etc.), d'une robe. Mais les mots à signification positive induisaient pour ainsi dire tous une représentation indépendante de leur sens réel ; *bouteille*, par exemple, évoquait et évoque encore l'image d'une grosse femme riant, assise sur un petit banc à dossier avec une table devant elle, aucune bouteille ne figurant d'ailleurs dans cette scène visuelle ; *requin* se personnifie par un grand cheval localisé tout près du sujet et placé à côté d'un char de foin, etc.

Ces représentations parasites, greffées sur le mot et l'accompagnant sans cesse, étaient souvent fort gênantes pour la conversation ou la lecture. Aujourd'hui, à quelques exceptions près telles que les jours de la semaine dont les induits ont conservé une grande intensité, ces images ne surgissent plus au cours de la conversation ou d'une lecture intéressante ; mais elles réapparaissent facilement à la réflexion ou si le livre est ennuyeux. Les rapports de la personnification et de l'idée véritable se sont ainsi renversés : Anciennement la représentation induite précédait la notion du sens propre ; maintenant elle ne vient qu'après, ou reste latente, sauf par exemple pour *requin* qui éveille encore l'image du char et du cheval avant l'idée de poisson. M. F. estime que ses personnifications ont atteint leur maximum d'intensité dans son enfance, vers 7 ou 8 ans ; depuis l'âge de 12 ans, elles sont en décroissance progressive. Comme c'est la règle, il croyait jadis que tout le monde devait éprouver les mêmes impressions, mais ne rencontrait que de l'étonnement ou des moqueries quand il en parlait autour de lui.

Quant à la cause de ces curieux phénomènes, M. F. n'en peut rien dire ; aussi haut qu'il remonte dans sa mémoire, il les retrouve, invariables à l'intensité près, et ne sait comment les expliquer. Un très petit nombre laissent entrevoir leur origine ; il est par exemple vraisemblable que des associations habituelles ou verbales ont joué un rôle dans l'assimilation du dimanche à un individu boutonnant ses manchettes, et du vendredi à un

homme qui *vend* un objet placé sur un *van*. La nature masculine ou féminine du vêtement attribué aux lettres concorde avec la prononciation usuelle (*un* b, *une* m, etc.). On comprend de même la personnification du mot *collège* par un petit jeune homme portant un grand *col* très blanc, rabattu sur le veston, comme en ont les enfants. Pareillement le mot *chat* éveillant toujours l'image d'un chat qui tord sa bouche de façon à rire, peut provenir du fait que M. F. avait dans son enfance un défaut de prononciation et faisait une grimace de la bouche pour prononcer le *ch*. Mais si M. F. regarde ces explications comme fort plausibles, elles n'en restent pas moins pour lui de pures hypothèses, car il n'a aucun sentiment précis, aucun souvenir certain, que telle ait bien été la cause de ses induits dans les exemples en question ; d'ailleurs les points de détail qui se prêtent à ces suppositions se réduisent à peu de chose, et dans leur ensemble ses personnifications restent tout à fait énigmatiques.

Peut-être leur genèse devient-elle un peu moins obscure quand on les rapproche de l'exagération que prend chez M. F. un processus qui nous est familier à tous à un degré inférieur. Lorsque nous entendons parler de quelqu'un que nous ne connaissons pas, ou que dans un roman l'auteur introduit un nouveau personnage, nous nous faisons spontanément, du physique et du moral de ces individus, une idée qui n'est pas exclusivement basée sur les renseignements qu'on nous communique, mais à laquelle notre fantaisie involontaire coopère souvent pour sa bonne part. Toutefois cette idée reste généralement vague et indécise jusqu'à plus ample informé, prête à se modifier et à s'enrichir avec la suite des événements. Or chez M. F. cette anticipation de la fantaisie sur les faits s'opère avec une promptitude exceptionnelle, en même temps que les images qu'elle engendre se distinguent par une rare persistance. Un nom propre suffit à évoquer automatiquement en lui, sans raison connue, une figure complète et précise, qui reste dès lors fixement attachée à ce nom tant que la rencontre de l'individu lui-même ne sera pas venue la démentir. C'est ainsi que les deux Coquelin, avant que M. F. les eût vus, lui apparaissaient exactement sous la même forme et avec la même tête, en vertu de leur identité de nom. Il a également été surpris de ne pas me trouver la grande barbe noire qu'il m'avait immédiatement prêtée la première fois qu'on lui avait parlé de moi ; j'ai supposé que cette barbe était celle d'une autre personne de sa connaissance, dont le nom

offrirait quelque assonance avec le mien; mais il n'a pas le sentiment qu'il en soit ainsi, et ne sait comment expliquer le fait. Il ne peut pas même dire si c'est la perception auditive du nom, son aspect graphique, son articulation ou un mélange de tout cela, qui est l'inducteur de ses personnifications. Cela montre combien restent ignorées et mystérieuses les associations auxquelles s'alimente cette activité créatrice de l'imagination, qu'un simple mot suffit à mettre en jeu, et dont une conséquence est l'importance notoire que les romanciers attribuent au choix du nom de leurs héros.

C'est surtout dans l'idée que M. F. se fait des personnages d'un livre qu'apparaissent à la fois cette rapidité d'évocation et cette ténacité des images une fois nées. Dès les deux ou trois premières lignes relatives à un individu, il le voit surgir dans sa vision mentale, souvent fort différent de la description que l'auteur en donne (par exemple une personne décrite comme blonde lui apparaît brune), et cette représentation persiste désormais invariable, la suite du récit ne la modifie plus; la petite fille des premières pages a beau grandir et changer de caractère au cours du volume, elle reste toujours à ses yeux la petite fille du début. A une nouvelle lecture, faite après un intervalle de plusieurs mois, les personnifications reparaissent identiques et inaltérées. Il n'en est pas de même des images de lieu, également arbitraires et inexplicées, qui s'associent spontanément chez M. F. à toute scène lue (et aussi, mais à moindre degré, aux récits entendus)¹; ces images, qui sont ordinairement des souvenirs d'enfance sans connexion avec le sujet de la lecture (une description de montagne, par exemple, éveillant un souvenir de plaine), ont bien une certaine permanence en ce qu'elles ne varient pas d'un jour à l'autre pendant l'époque où le livre l'occupe, — mais en reprenant le volume quelque temps plus tard, M. F. constate qu'elles ont changé: il se rappelle fort bien à chaque occasion l'image de lieu qu'il avait eue précédemment et constate que le récit en évoque maintenant une autre. Cette variabilité des images locales, par opposition à la fixité des per-

¹ Je compte revenir en une autre occasion sur ce phénomène encore peu étudié, quoique pas très rare, qu'on pourrait désigner du nom de *toposynopsie*, consistant dans l'association involontaire et constante d'images d'endroits déterminés et connus à des idées ou ensembles d'idées n'ayant absolument aucun rapport assignable avec ces endroits.

sonnifications proprement dites, indique leur plus grande dépendance vis-à-vis des dispositions subjectives du moment ¹.

Les particularités précédentes me paraissent, sinon expliquer les personnifications de M. F. dans leur inépuisable fantasmagorie, du moins illustrer le genre spécial d'imagination qui a dû présider à leur naissance. Cette imagination est caractérisée par la réunion de deux propriétés voisines de celles de la cire à cacheter : une grande docilité à recevoir une empreinte à l'instant propice, et, cet instant une fois passé, une non moins grande rigidité qui s'oppose à toute modification ultérieure de l'empreinte. Ce que la chaleur fait pour la cire, la nouveauté, l'excitation émotionnelle ou un heureux concours de circonstances, l'accomplit sans doute ici et permet la fixation du groupement d'images, si désordonné soit-il, éclos au moment opportun. Mais tandis qu'on peut remettre la cire au feu, ces étranges produits de la fantaisie ne subissent pas de fonte, et les idées ou les cellules cérébrales restent en quelque sorte figées dans les relations fortuites contractées en cet instant privilégié. Comment se rendre compte autrement d'associations aussi baroques et en même temps aussi persistantes que celle d'un jour de la semaine avec un individu qui vole ou revend un objet indistinct ? Nous ne pouvons reconstituer l'incident frappant, ou l'ensemble de rapprochements imprévus et de subtiles analogies, qui a opéré dans l'esprit de M. F. la soudure de deux choses aussi hétérogènes ; mais il est à croire que l'opération s'est effectuée subitement et que la plasticité initiale a été comme épuisée du coup, puisque l'objet volé et revendu est toujours resté indistinct, en dépit de la curiosité naturelle qui aurait dû finir par le préciser si l'activité de l'imagination avait conservé la moindre prise sur lui.

La même remarque peut s'appliquer aux autres détails incompréhensibles dont fourmillent les personnifications de M. F. On dirait des lambeaux de rêve soudainement enregistrés, et rivés pour toujours aux mots dont les caprices de l'imagination nocturne les avaient momentanément rapprochés. C'est en effet un trait fréquent des rêves que la dissociation des mots d'avec leur sens usuel, et leur application à d'autres images en vertu

¹ Voir des exemples analogues d'évocations bizarres, mais qui paraissent inconstantes, induites par la lecture ou la pensée, dans M. Pilo, *Contributo allo studio dei fenomeni sinestesici*. Belluno, 1894, pp. 7-8.

d'une connexion que le rêveur sent parfaitement et trouve toute naturelle, mais qui s'évanouit au réveil pour faire place au sentiment opposé de la plus complète incohérence. Dans les personifications, les images attachées aux mots indépendamment et en outre de leur sens propre, sont presque toujours aussi arbitraires que dans le rêve, mais permanentes, et leur connexion avec eux est sentie par le sujet, quoiqu'il la trouve lui-même irrationnelle et inexplicable.

Les conditions physiologiques de ce singulier processus nous échappent encore. Dans le cas particulier, la question d'hérédité n'a pu être éclaircie ; toutefois le fait que M. F. n'a jamais rencontré d'écho dans sa famille quand il parlait de ces impressions, ne prouve pas que ses parents n'aient pas eu dans leur enfance des phénomènes analogues, disparus et oubliés avec l'âge.

TH. FLOURNOY.